

L'ARCHE *Editeur*

Harald MUELLER

Douce nuit

Traduit par
Philippe IVERNEL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

DOUCE NUIT

(STILLE NACHT)

de Harald MUELLER

Adaptation de Philippe IVERNEL

Personnages: La mère 68 ans
Werner 45 ans

Lieu : Une chambre double (dans un foyer de vieillards) dont les deux moitiés sont aménagées comme si elles se reflétaient l'une l'autre. La table, le lavabo et l'armoire à habits, au milieu, sont utilisés en commun. Une moitié de la pièce est inhabitée. Il y a là un lit sans drap: le lit au matelas nu. Une couronne d'Avent.

Remarque : La chorale des vieillards se compose de 6 à 10 personnes, qui s'exercent à chanter *Douce Nuit*.. Accompagnés par un harmonium, elles ne sont pas visibles. Le chant parvient d'une pièce plutôt grande, par exemple la salle à manger du foyer, qui est assez éloigné de la chambre de la mère. Le metteur en scène garde la liberté d'intercaler le chœur des vieillards plus souvent ou moins souvent que ne l'indique l'auteur. Mais il devrait s'agir en tout cas d'un enregistrement original avec de vieilles personnes sans exercice, qui tiennent leur répétition aussi longtemps que le jeu dure. Des miettes de conversation venues au hasard peuvent être adjointes à l'enregistrement, mais elles ne devraient avoir aucune sorte de rapport avec l'action de la pièce. Un disque du même chant trahirait complètement les intentions de l'auteur.

La mère sous une couverture sombre, dort tout habillée sur le lit au matelas nu. Choeur des vieillards. On frappe à la porte. La mère ne réagit pas. On frappe à nouveau. Elle ne réagit pas davantage. Werner entre dans la pièce, pose un carton, s'assoit et observe la dormeuse. Il allume une cigarette. Au cliquetis du briquet La mère se remue. Werner fait alors cliqueter agressivement l'objet plusieurs fois de suite : La mère ouvre les yeux et fixe Werner.

LA MERE : Werner.

WERNER : Bonjour, maman.

LA MERE : Il est arrivé quelque chose ?

WERNER : Non. Pourquoi ça ?

LA MERE : Tu viens aujourd'hui ? Déjà ?

WERNER : Et pourquoi pas ?

LA MERE : Trois jours avant les fêtes seulement, d'habitude. Tu passe toujours me prendre trois jours avant les fêtes, d'ordinaire.

WERNER : Oui, okay... Tout ça n'est pas si simple.

La mère se dresse sur son séant, elle enfle ses pantoufles et aperçoit le carton.

LA MERE : Qu'as-tu là-dedans ?

WERNER : Un cadeau de Noël.

LA MERE : Un cadeau de Noël ?

WERNER : Tu vas être étonnée.

LA MERE : Qu'est-ce que c'est, Werner ?

WERNER : Rien.

LA MERE : Mon petit ...

Elle lui donne un baiser, se dirige vers la glace, arrange ses vêtements et sa coiffure .

LA MERE : Tu aurais dû téléphoner. Je n'ai pas encore fait mes bagages. Mon corsage n'est pas repassé, mes chaussures ne sont pas cirées.

La mère va vers l'armoire sur laquelle se trouvent deux valises.

WERNER : Ecoute un peu, maman ...

LA MERE : Je prends la grande ou la petite ? Ah, d'abord le lit de Helga. C'est toi qui m'embrouilles.

Elle étale soigneusement la couverture sombre sur le matelas.

LA MERE : Je ne dors ici que le midi, tu sais. Oui, moins de complications. Enlève ton manteau. Ça risque de durer un peu. Il va se froisser, autrement.

WERNER : Non.

LA MERE : Tu fumes toujours autant ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Werner...! Mais tu as encore grandi. Mon Dieu, que j'ai un grand garçon!

WERNER : À mon âge, on a terminé sa croissance.

LA MERE : Oui ? Alors, c'est moi qui rapetisse.

WERNER : Tu aurais fait une vraie comique.

Bref silence.

LA MERE : Werner, quelque chose ne va pas, hein ?

WERNER : Et Madame Koch, où est-elle ?

LA MERE : Mais je vous l'ai écrit, pourtant. Son coeur a lâché. La semaine dernière, déjà. Je vous l'ai écrit, voyons.

WERNER : Possible. J'ai tant d'autres choses en tête.

Silence.

LA MERE : Helga Koch avait cinq ans de moins que moi.

WERNER : Vraiment ?

LA MERE : Oui. J'ai cinq ans de plus qu'elle. (*Montrant le carton*) Range ça sur le côté. Ou je finirais par m'étaler dessus.

Werner obtempère

LA MERE : Le matin même, nous avons encore mangé des croissants. Chez Lorenz, le salon de thé en face. Des croissants avec du café. Comme toujours. Mais non, elle n'a pas voulu de croissants. Bizarre, hein. D'habitude elle en prenait régulièrement. Ce matin-là, justement, elle n'en a pas voulu. Elle a commandé un gâteau, du moka. Certainement parce qu'elle avait déjà un pressentiment, elle a voulu y goûter encore une fois. La dernière. Bizarre, vraiment. Il y a de ces choses. Et au retour, elle s'est mise au lit. Elle ne se sentait pas très bien. Deux heures plus tard, elle était morte. Ça glisse parfois comme sur des rails ...

WERNER : Dommage. Elle était gentille.

Silence.

LA MERE : Tu n'as pas ta casquette ?

WERNER : Mon chapeau est dans la voiture.

LA MERE : Par ce froid ?

Silence. La mère regarde par la fenêtre.

LA MERE : La Mercedes neuve ?

WERNER : Flambante. Elle est chic, non ?

LA MERE : Tu vas encore m'attacher ?

WERNER : Mettre la ceinture, ça compte. Pas de cendrier ici ?

LA MERE : Non. Tout au plus ...

Très doucement le choeur des vieillards, pendant que la mère prend sur le rebord de la fenêtre un dessous de pot-de-fleur, le lave minutieusement, l'essuie et le pose sur la table. Werner y secoue sa cendre et fume à grosses bouffées.

LA MERE : Il m'arrive maintenant d'aller au cimetière.

WERNER : A cause de madame Koch ?

LA MERE : Non. A cause de l'air pur.

Choeur des vieillards. Werner éteint sa cigarette.

WERNER (*nerveusement*) : Mais qui chante là tout le temps ?

LA MERE : Ceux qui restent ici pendant les fêtes, mon enfant. Ils s'offrent ça entre eux le soir de Noël. Deux semaines déjà qu'ils répètent. La même chose, sempiternellement. Ils ne retiennent plus rien. Complètement gâteux.

Tous deux tendent l'oreille.

WERNER : Dis-donc, vous avez même un ascenseur, à présent.

LA MERE : Oui, et alors ?

WERNER : Plus d'escaliers à gravir. Et le chauffage au fioul, et des moquettes. C'est devenu intime, ici, tout à fait.

LA MERE : Intime ? Merci bien !

WERNER : Comment ? Beaucoup ne veulent plus s'en aller .

LA MERE : Absurde. D'où sors-tu ça ?

WERNER : Je peux me l'imaginer.

LA MERE : Qu'est-ce que tu t'imagines ! Chacun désire passer Noël chez soi. Et pourquoi ? Parce que c'est la fête de l'amour. (*Elle prend un petit paquet cadeau*) Et pour qui c'est ? Ne trahissons rien encore. À vrai

dire, tu ne le mérites guère. Débarquer ainsi quatre jours plus tôt que d'habitude, chenapan.

WERNER : Oui, vois-tu, maman

LA MERE : Passons l'éponge. Je n'en parlerai plus. Je n'ai pas encore fait mes bagages. Mon corsage n'est pas repassé, mes chaussures ne sont pas cirées.

WERNER : Maman, si tu veux rester ici, ...

LA MERE : N'aie pas peur, je te suis. Malgré Ilse et tout le reste. Chacun de nous a ses bizarreries.

Elle retire ses pantoufles et monte sur une chaise pour prendre les valises sur l'armoire.

LA MERE : Tu vois la mère que tu as, une fois de plus.

WERNER : Tu te donnes une peine inutile. Ecoute-moi d'abord.

Les valises sont prêtes à tomber sur la tête de la mère.

LA MERE : Tu ne peux donc pas aider ta vieille mère ?

Werner descend les valises de l'armoire. La mère s'assied.

LA MERE : J'ai un de ces vertiges. Non, la fête du petit Jesus, on la passe parmi ceux qu'on aime.

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

LA MERE : C'est déjà fini.

Elle ouvre la petite valise sur la table .

WERNER : J'ai quelque chose de très important à te dire, maintenant.

La mère ouvre les portes de l'armoire. La moitié appartenant à la défunte est vide.

LA MERE : Regarde, mon enfant, là c'était Helga Koch. Bientôt le même vide de ce côté-ci. Tu sais, Werner, ...

WERNER : Maman ... !

LA MERE : S'il te plait, ne m'interromps pas. Moi aussi, je veux te dire quelque chose d'important. Oui, oui, de très important . . . (*Hésitant*) Nettoyée. Balayée. Par ta faute. (*Elle amène du linge sur la table*) Ah Werner : ne va jamais dans un foyer , quand tu en seras là.

WERNER : Voyons, maman !

LA MERE : C'est ta mort.

WERNER : Au prix que ça coûte ?

La mère jette un oeil dans le corridor par la porte, afin de se prémunir, puis revient .

LA MERE (*à voix basse*) : Tout vient de la nouvelle direction.

WERNER : Un homme de valeur. Ces nombreuses rénovations. Il est actif.

LA MERE : Pour nous envoyer au lit à dix heures et demie, ça oui. Un vrai tyran, ce Lemke. Comme Staline. Toujours quelque chose de neuf à inventer. Au lit à neuf heures et demie. Sommes-nous des enfants ? On a l'âge de regarder la télévision. En outre, le bonhomme me serre de près.

WERNER (*doucement*) : Á dix heures et demie, maman.

LA MERE : Quoi ?

WERNER : Vous êtes obligés d'aller au lit à dix heures et demie seulement.

LA MERE : Comment ? Dix heures et demie. Qu'est-ce que tu racontes ? Dès vingt et une heures trente. Dix heures et demie, absurde. Dix heures et demie c'est vingt deux heures trente.

Silence. Elle fait sa valise.

LA MERE : Vous ne lisez pas mes lettres.

WERNER : Ecoute, maman ...

LA MERE : Oui, oui. J'écris à m'en faire mal aux doigt, et vous n'en lisez pas un seul mot.

WERNER : On a lu ta lettre, naturellement. Mais tu viens juste de parler de dix heures et demie.

LA MERE : Quand ?

WERNER : Á l'instant.

LA MERE : Absurde! Á l'instant, je faisais ma valise. Werner, je ne suis pas encore gâteuse. J'ai écrit neuf heures et demie dans ma lettre. Á cette table. Noir sur blanc. Vingt et une heures trente. Car il nous met au lit à ce moment-là, Lemke. Á vingt et une heures trente. Et maintenant je te le demande : les dramatiques, elles se terminent à quelle heure ? Vois-tu, c'est pour ça. C'est pour ça qu'aucun de nous ne supporte le lascar. On ne peut pas le sentir. Il n'y a pas grand chose à fabriquer ici. Presque tous, on a plus de soixante-dix ans. A Noël, il faut absolument qu'on sorte. Pour oublier tout au moins durant les fêtes. Le gâchis vient de la nouvelle direction. Dangereux le bonhomme. Qu'est-ce qu'il croit ? Nous sommes de vieilles gens. Ridicule. Longtemps qu'on ne pense plus à la bagatelle, nous. Qu'il aille donc aux plumes à neuf heures et demie, lui ! Nous savons bien ce que nous avons à faire. Eveil du printemps au coeur de l'hiver. Chez lui peut-être. Il se figure que tout le monde est pareil. Ce genre d'individu pour diriger un foyer du troisième âge ? La loi devrait l'interdire.

WERNER : Maman, ne t'énerve donc pas.

LA MERE : Mais, c'est la vérité enfin. La pure vérité. Il nous sort toujours quelque chose de neuf. Alors qu'il ne se gêne pas, lui, pour me serrer de près.

WERNER : Comment, que dis-tu ?

LA MERE : Oublions ça. Pas possible d'en parler avec toi.

Silence. Elle fait sa valise. Werner allume de nouveau une cigarette.

LA MERE : Il m'arrive maintenant d'aller au cimetière.

Silence.

LA MERE : Et tu sais pourquoi ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Comment ça ?

Silence.

LA MERE : Oui, comment ça tu le sais ?

Silence.

LA MERE : Les enfants se portent bien ?

WERNER : Merci. Ilse a beaucoup à faire avec eux.

LA MERE : Beaucoup à faire. Deux en tout. Et vous étiez cinq, vous. Me suis-je plainte ?

WERNER : Ilse ne se plaint pas non plus.

LA MERE : Ça viendra bien. Et trois enfants de plus, c'est trois enfants de plus.

Elle fait sa valise. Doucement le choeur des vieillards.

LA MERE : Et l'extension, où ça en est ?

WERNER : L'extension ?

LA MERE : L'extension, avec les chambres d'hôtes.

WERNER : Ah, l'extension de la maison.

LA MERE : Oui. Terminée ?

WERNER : Eh bien, presque.

LA MERE : Parfait. Alors cette fois, je vais pouvoir ...

WERNER (*l'interrompant*) : Ilse est heureuse. Toute cette saleté durant des mois ...

LA MERE : Que dirais-je alors, moi ? J'ai connu ça trois fois.

WERNER : Où ?

LA MERE : Où ? Dans la vieille boucherie-charcuterie. Tu n'étais pas encore né. Ni la première fois, ni la seconde. La troisième fois, oui, tu étais là. Tu avais déjà vu la lumière de ce monde. Père voulait toujours s'agrandir. Des bruits de scie et de marteau à n'en plus finir, en ce temps-là. J'ai connu ça trois fois, nous avons agrandi trois fois.

Silence.

LA MERE : Alors, vous aurez assez de place pour moi.

WERNER : En principe, oui.

LA MERE : Quoi, en principe ?

WERNER : Tu sais, maman ...

LA MERE (*rapidement*) : Il y a longtemps que vous n'êtes pas venus ici. La dernière fois, je crois, à la mi-août.

WERNER : Moi encore en septembre. Fin septembre.

LA MERE : Oui, pour la signature. Quand tu as vendu le Pré des Aulnes. Tu m'as joliment eue par surprise.

WERNER : Voyons, maman.

LA MERE : Oui, oui. Tu m'as eue par surprise, et tu m'as roulée.

WERNER : Mais ça n'était pas uniquement pour la signature. J'avais besoin de te revoir, tout simplement.

LA MERE : Non. Il s'agissait bien du Pré des Aulnes, et de rien d'autre. Qui m'appartenait juridiquement. Je suis vieille. Je peux être sincère. Qu'ai-je à perdre. Tu es passé pour la signature. Entre deux portes. Mon enfant. Ici, c'est un lieu où on se fait trahir et vendre.

WERNER : La raison en était bien différente.

LA MERE : Non.

Elle prend un mouchoir dans la pile de linge et se mouche.

WERNER : J'ai lancé un boudin sur le marché.

LA MERE : Et alors ?

WERNER : Tu sais ce que cela veut dire.

LA MERE : N'empêche.

Silence.

WERNER : La super-boîte de conserves, dimension familiale. Et à un prix suicidaire.

Silence.

WERNER : Seigneur Dieu, j'ai passé dix semaines à ne plus savoir où donner de la tête.

Silence.

WERNER : Maman ...

LA MERE : Porc ou boeuf ?

WERNER : Mélangé.

LA MERE : Le mélange, ça c'est du travail.

Elle va chercher un mouchoir propre dans l'armoire et le met sur la pile.

LA MERE : N'y vois pas un reproche, mon garçon.

WERNER : Ça en avait pourtant l'air.

LA MERE : Mais mon petit Werner...

Silence. Le choeur des vieillards.

LA MERE : Et maintenant ? Qu'est-ce que mon fils lance sur le marché, maintenant ?
Werner se tait.

LA MERE : Qu'est-ce que tu lances maintenant sur le marché, Werner ?

WERNER : Pourquoi tu me demandes ça ?

LA MERE : Parce que tu ne retires pas ton manteau.

WERNER (*laconiquement*) : Fromage de tête maison.

LA MERE : Du fromage de tête maison Dieu, quel travail pour le coup ! Il y a de quoi trimer jour et nuit. Et moi qui traîne mon temps ici.

WERNER : Le fromage de tête, ça ne presse pas tellement. Le marché ne sera pas saturé avant longtemps.

LA MERE : Pourquoi tu ne le retires pas, alors ?

Werner retire son manteau. La mère enlève la valise de la table.

WERNER : Je lorgne d'un oeil vers Karl Büttner. Sa recette à lui et mon circuit de distribution à moi.

LA MERE (*épouvantée*) : L'aîné de ces buffles ?

WERNER : Le fromage de tête de Büttner est léger, il passe bien.

LA MERE : Ouais, ouais.

WERNER : Même pour les malades de l'estomac, maman. Même pour les gens au régime. Tu sais ce que ça veut dire.

LA MERE : Naturellement, je le sais. Inutile de le répéter sans arrêt, mon enfant. Rare de voir quelque chose de si peu gras. De si facile à digérer.

WERNER : Au départ, je mets ce qu'il faut, hein, et puis on écrème. Sans pitié. Et que va-t-il en sortir ? Une entreprise très classe de fromage de tête. La grande affaire allemande de fromage de tête. La super-affaire européenne de fromage de tête.

LA MERE : Karl Büttner de Friederikendorf ...

WERNER : Il est okay. Je sais m'y prendre avec lui. Il joue un peu les naïfs, mais maintenant je connais le truc. J'ai tout expérimenté moi-même.

LA MERE : Les gens de Friederikendorf sont faux. Reste dans notre village, Werner. Ils ne valent rien, eux.

WERNER : Tout se règle par contrat, maman. Et tout est calculé au plus exact. Sans pitié, vraiment. Il ne peut rien arriver.

LA MERE : Mon Dieu, si père apprenait ça ...

Elle prend le portrait encadré du père. (Pour d'éventuelles projections agrandies : un homme en boucher-charcutier avec le pistolet à cheville percutante)

WERNER : Père ...

LA MERE : Quoi ?

WERNER : Non, rien.

La mère pose le molleton de repassage sur la table, ouvre grand la porte d'un seul coup, et regarde dans le corridor.

WERNER : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

La mère va chercher un fer à repasser dans son lit.

LA MERE : Je veux me faire belle pour vous, Werner. Mais il est interdit de repasser en privé. A cause du courant électrique. Veux-tu me rendre service ?

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

LA MERE : Monte la garde dehors, Werner. Au cas où il viendrait, ce tyran.

Elle se dirige vers une prise de courant.

LA MERE : Alors? Vas-y.

WERNER : Je vais m'en occuper de ce genre de personnage. Ta sphère privée, ça n'est pas son bock de bière. Faut que j'examine à fond les règlements. Alors il aura vite fait de voler par la fenêtre.

LA MERE : Surtout ne pas dire que ça vient de moi. Tu m'enverrais dans les griffes du diable, Werner. Et la télévision, tu lui en parles également, hein? Les dramatiques se terminent après dix heures. Et que lui-même, il fume dans les cabinets. Au cas où il ferait l'arrogant.

WERNER : Okay, je m'en charge, maman.

LA MERE : Mon Dieu, Werner, si je ne t'avais pas ...

*Elle prend un corsage dans l'armoire et l'étend sur le molleton de repassage.
Silence. Choeur des vieillards.*

WERNER : Sinon, tu es en bonnes mains, ici.

LA MERE : En bonnes mains ... Ne te raconte pas d'histoires. Je pourrais imaginer mieux, vraiment.

Elle se dirige vers le lavabo et prend un verre .

WERNER : Tu as maintenant toute la chambre pour toi seule. De quoi y faire du patin à roulettes.

LA MERE : Tu as de ces idées.

WERNER : Et c'est nous qui réglons intégralement les frais de pension. Okay?

Silence.

WERNER : Même, s'ils élèvent le prix de la journée.

La mère tend le verre sous le robinet, l'eau coule à coté.

LA MERE (avec épouvante) : Ils ...veulent encore élever ... le prix de la journée?

WERNER : Ouiii...

LA MERE : Mais pour quelle raison?

WERNER : Le coût de la vie augmente pour vous aussi.

LA MERE : Ouiii...le coût de la vie augmente.

Elle se ressaisit, fait couler de l'eau dans le verre et l'apporte sur la table.

Werner la menace de l'index avec un air espiègle.

WERNER : Ou alors vous becquetez davantage en hiver, vous les petits vieux?

LA MERE : Ah, Werner...

WERNER : Il vous arrive bien de faire bamboche?

LA MERE : Toi avec ton humour.

WERNER : Les fonds affluent comme d'habitude au foyer du troisième âge. Les investissements nécessaires ne sont pas discutés. Les virements suivent. Sans phrase. Même si Rudi et Karli se défilent encore. Je réglerai moi.

LA MERE : Merci, mon enfant.

WERNER : Tu n'as pas besoin de remercier, maman.

LA MERE : Si, laisse-moi le faire.

Elle remplit d'eau sa bouche, crache un peu sur le fer chaud et pulvérise le reste sur le corsage. Werner détourne les yeux : il est dégoûté, se lève et arpenté la pièce comme un tigre.

LA MERE : Il y a quelque chose?

WERNER : Non.

LA MERE : Tu me rends nerveuse. Rassieds-toi, donc.

Werner s'assoit, tire un carnet de sa poche et se met à calculer. Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : A quoi penses-tu, Werner?

Silence.

LA MERE : Alors, à rien.

WERNER : Je pense que les perspectives ne sont pas si roses, en ce qui me concerne. Le saucisson à tartiner deuxième catégorie, ça ne marche plus comme avant. Et la saucisse de foie campagnarde qualité fine, ça régresse aussi.

Court silence. La mère repasse.

LA MERE : Tu veux dire par là ?

WERNER : Qu'il me faut une vigoureuse injection de capitaux.

LA MERE : Oui, et alors.

WERNER : Si on pouvait encore dégager du liquide ... Réaliser je ne sais quels biens immobiliers.

LA MERE : Je vois ce que tu veux dire. Il n'en est absolument pas question.

WERNER : Mais je ne pense à rien de précis. Tu es drôle, tout de même.

Silence.

LA MERE : Et ta Mercédès neuve ?

WERNER : Ciel, ce sont mes frais de représentation.

LA MERE : Tous les deux ans une autre.

WERNER : Mais pour ça, je travaille dur, maman.

LA MERE : Père en tomberait raide mort, mon enfant.

WERNER : Mais tu sais combien moi-même je déteste ça. Je préfère aussi rouler en VW.

Silence. La mère repasse. Choeur des vieillards.

LA MERE : Pourquoi ne pas m'avoir mise à Schöntal ?

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

LA MERE : Il y a un si beau foyer là-bas . Et bien plus proche de chez vous.

WERNER : Mais pas aussi attrayant, loin s'en faut.

LA MERE : Si. Bien plus attrayant.

WERNER : Pas pour ce qui est du paysage.

LA MERE : Et si je ne sors pas ?

WERNER : Mais le sentiment que tu pourrais...

LA MERE : Je n'ai plus de pareils sentiments.

Werner regarde par la fenêtre. Silence. Choeur des vieillards

WERNER : Seigneur Dieu, maman, comprends-moi donc.

LA MERE : Mais je te comprends bien! Avant d'avoir quitté la ville, je dois déjà penser au retour. Alors je préfère aller tout de suite chez Lorenz. Manger des croissants. Ou bien au cimetière. Les croissants font tellement grossir ...Schöntal, c'était à deux pas de chez vous. Il suffit de passer à travers champs.

WERNER : À travers champs...

LA MERE : Par temps sec, bien sûr.

WERNER : Que diraient les gens ?

LA MERE : Je serai bientôt morte, de toute façon.

WERNER : Tu ne penses donc pas un peu à moi? Une conserverie de saucisses, c'est autre chose qu'une boucherie-charcuterie de village.

Bref silence.

LA MERE : Et on vous envoie tout de suite à la cave, ici.

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

LA MERE : Quand on meurt, ici, on vous envoie tout de suite à la cave.

WERNER : Maman.

Silence.

LA MERE : En passant par le Chasseur Vert justement. De Schöntal, direction le

Mont du Gibet, et à gauche par le Chasseur Vert. J'aurais pu être chez vous en trois heures à peine. Oui, trois heures à peine.

WERNER : Trois heures de forêt.

LA MERE : On ne peut plus rien me faire, à moi.

WERNER : J'ai visité dix foyers. Au moins. Celui-ci est okay pour toi.

LA MERE : Mais ce Lemke n'était pas encore là.

Elle cache de nouveau le fer à repasser et suspend le corsage sur un cintre.

WERNER : Lemke, Lemke, Lemke !

LA MERE : Elle a dit trois, Ilse.

WERNER : Quoi, trois ?

LA MERE : Tu n'as vu que trois foyers.

WERNER : Trois ? Comment ça, trois ? Au moins six, oui.

Il allume nerveusement une nouvelle cigarette avec son briquet.

LA MERE : Trois, Werner. J'ai encore des oreilles pour entendre. Un peu du moins.

Elle le caresse. En même temps, sur un ton kitsch, fort insistant :

Oui, oui, j'ai encore l'ouïe fine,

Et même si rien je ne dis,

j'entends jusqu'au plus petit

battement de ton coeur mon fils.

WERNER(*méchamment*) : Naturellement je n'en ai vu que trois.

LA MERE : Deux d'entre eux étaient trop chers à ton goût.

WERNER : Je n'y peux rien, moi, si vous n'avez jamais cotisé aux assurances-
vieillesse.

LA MERE : Dieu, ô mon Dieu.

Elle pose le verre d'eau près du lavabo et aperçoit alors ses affaires de toilette.

LA MERE(*avec un oeil sur la valise*) : Il faut que je prenne la grande. Voilà que j'ai
oublié mes affaires de toilette. Mieux vaut ça, du reste. J'ai encore vos
cadeaux à y mettre.

*Elle commence à transférer les objets d'une valise à une autre. Silence. Choeur
des vieillards.*

WERNER : Rudi ne tire pas le diable par la queue, lui non plus. Il est même dans des
affaires de travaux publics. Je t'entends dire : Mon Rudi des travaux
publics et de la construction en bâtiments.

LA MERE : Rudi est capable.

WERNER : Oui, il ferait du fric avec de la merde.

LA MERE : Pourquoi tu parles toujours ainsi de ton frère.

WERNER : Parce que deux foyers, soi-disant, étaient trop chers à mon goût.

LA MERE : Rudolf a un très bon coeur.

WERNER : Réservé à ses chattes. Et il en a !

LA MERE : Réservé à qui ?

WERNER : Á ses bonnes femmes. Rien que des greluches, affublées faut voir.
S'agirait pas qu'Ilse rappique un jour comme ça ! Rien que des poules !

LA MERE : C'est que tout le monde l'aime bien, mon Rudi.

Elle lui montre un nécessaire à ongle.

LA MERE : Son cadeau de Noël. Du crocodile. Ça coûte son prix. Deux petites
paires de ciseaux, même. Pour les ongles des mains et les ongles des
pieds. Rudi pense à tout. Je préfère mettre la lime en sûreté. Elle a déjà
manqué de disparaître. Helga Koch, en effet...

WERNER : Montre un peu. (*Elle lui donne le nécessaire*) Un cadeau publicitaire.
Buschke and Co. J'ai obtenu le même pour Ilse.

LA MERE : Un cadeau publicitaire... ?

WERNER : Ton favori au grand coeur !

LA MERE : Il est interdit de fumer ici, tu sais.

WERNER : Je peux sortir.

LA MERE : Lemke pour sa part fume comme une cheminée. Á la cuisine et aux cabinets. Mais s'il nous attrape, nous, on est privé de dessert. Une semaine entière sans compote de fruits. On remercie Dieu d'être non-fumeur, dans ce cas-là.

Court silence.

LA MERE : N'empêche : il n'est pas détestable, Rudi.

Elle commence à se limer distraitement les ongles. Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Que devient Jürgen ?

WERNER (*bref, encore vexé*) : Merci.

LA MERE : Il va déjà en classe, n'est-ce pas ? ... Ton Jürgen va déjà en classe.

WERNER : Depuis septembre.

LA MERE : Et il apprend bien.... Est-ce qu'il apprend bien ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Ton garçon...

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Et Monika ?... Raconte un peu. Tu es bien silencieux.

WERNER : Quand il faut subir de tels reproches.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Alors Jürgen, comment apprend- il ?

WERNER : Maman ...

LA MERE : Oui, comment il apprend ?

WERNER : Bien.

LA MERE : Et Monika ? Bien aussi, certainement.

WERNER : Oui.

LA MERE : Alors les deux enfants apprennent bien.

Elle se lime les ongles.

LA MERE : Monika est sûrement bonne en travaux manuels.

WERNER : Non.

LA MERE : Par exemple !

WERNER : Elle n'est pas du tout faite pour.

LA MERE : Tiens ...

WERNER : Ne te casse donc pas la tête à ce propos.

LA MERE : Mon Dieu, les enfants.... Quand on passe par le Roc de l'Empereur, on y est encore plus vite.

WERNER : Pardon...

LA MERE : J'ai essayé une fois, avec Père. En plein hiver. Par une de ces neiges. Et les chevreuils, Werner, les chevreuils. Durant les froids, toujours en bandes, jeunes et vieux, le long des pentes. Serrés, les uns contre les autres.

WERNER : Vraiment ?

LA MERE (*méchamment*) : Pour ne pas geler.

WERNER (*tout aussi méchamment*) : Le Roc de l'Empereur est bétonné.

LA MERE : Mon enfant divague.

WERNER : Il y a là maintenant une série de transformateurs.

LA MERE : Alors les chevreuils sont tous au Chasseur Vert.

WERNER : Certainement. Là où on installe cette ligne à haute-tension.

Silence.

LA MERE : Tu me mordais déjà les seins, autrefois. Tu étais tout petit, alors.

WERNER : Je peux vraiment partir, moi, maintenant.

LA MERE : Je pense seulement à ces pauvres bêtes.

WERNER : Père vendait bien du gibier, pour sa part.

LA MERE : Quand ça, je voudrais le savoir.

WERNER : Il a même braconné. Quand il s'est mis à picoler.

Silence.

LA MERE : Comment peux-tu parler ainsi de ton père ?... Il ne possédait pas de fusil.

WERNER : Il attrapait tes Bambis au lacet.

LA MERE : Tu mens.

WERNER : Et après, l'emporte-pièce dans le crâne.

LA MERE : Rien que des mensonges.

WERNER : Ta mémoire flanche. À cet égard.

Silence. Choeur des vieillards.

WERNER : Les bêtes tirées au coeur sont en effet plus difficiles à écouler.

Tous deux rient méchamment.

LA MERE : Pourquoi toujours chercher à me blesser ?

Silence. Choeur des vieillards. Ils tendent l'oreille.

WERNER (avec énervement) : Ah, ce chant... (La mère se lime les ongles) Arrête donc.

Elle lime encore, il lui enlève sa lime.

LA MERE : Mais Werner... Jamais tu n'as encore osé !

WERNER : Ça me rend fou.

LA MERE : Moi qui vous ai acheté de si belles choses.

Elle pose les cadeaux à côté de la valise.

LA MERE : Jürgen ira sans doute bientôt en classe.

WERNER : Non.

LA MERE : Pourquoi ?

WERNER : Parce qu'il y va déjà.

LA MERE : Et personne ne m'en a parlé ?

Silence assez long.

LA MERE : Comme le temps passe.... Et il apprend bien, notre Jürgen ?

Werner considère sa mère, en ayant beaucoup de peine à se maîtriser. Silence.

WERNER (aimablement) : Oui, il apprend bien.

LA MERE : Et Monika aussi ?

WERNER : Monika aussi.

LA MERE : Alors, ils ont mérité leur cadeau.

Elle sors de sous son lit les rails d'un chemin de fer électrique et met le jouet dans sa valise..

WERNER : Un chemin de fer électrique ?

LA MERE : Oui. Rapide comme l'éclair. Je l'ai essayé. Papé Piekarsky montait la garde dehors. Mes petits-enfants apprennent bien ... Et Ilse, toujours aussi svelte ?

WERNER : Naturellement. J'ai à te transmettre ses salutations.

LA MERE : Elle n'est donc pas là pour les fêtes.

WERNER : Si, elle est là.

LA MERE : Mais ...

WERNER : Maman, à vrai dire je ne suis venu que pour ...

LA MERE : Oui,oui. Un café peut-être ?

WERNER : Non.

LA MERE : Tu préfères du thé ?

WERNER : Non.

LA MERE : Une bière ?

WERNER : Ma foi.

LA MERE : Mais ça fait grossir, la bière.

WERNER : Tu m'en donne une, oui ou non ? Dieu de Dieu !

LA MERE : Bon, alors je vais t'en chercher. C'est comme ça que nous sommes, nous les mères. Papé Piekarski tient la réserve sous clé. C'est le loup dans la bergerie. Seigneur, Willi Piekarski... Parfois tu prends un de ces tons ...

Elle part. Werner siffle "Douce nuit" inconsciemment Il tire de sa poche une revue professionnelle qu'il se met à lire. La mère revient avec une bouteille de bière décapsulée. Derrière elle, dans le corridor, on entend des pas et des voix. au moment où la porte s'ouvre.

LA MERE : Quel va-et-vient dehors...Willi a déjà ouvert la bouteille. Il te salue bien... Presque tout le monde est parti maintenant , à part la chorale. Chacun auprès des siens. Comme il convient à Noël. Bois vite, je veux revoir les enfants.

WERNER : Pas de verre ?

LA MERE : Ton père buvait toujours à la bouteille.

WERNER : Et moi je bois toujours dans un verre.

La mère va lui quérir le verre et lui verse à boire.En même temps, elle se presse contre lui vivement .

LA MERE : Je viens de croiser Lemke. Il vous regarde sans arrêt d'un air, celui-là...Comme si on était un voyou.

Werner s'écarte d'elle, boit et lit .

LA MERE : Qu'as-tu donc, Werner ? (Silence) Je te connais bien, va.

Elle le touche

WERNER : Laisse-moi.

Werner se plonge dans sa revue, mais on voit bien qu'il ne lit pas. La mère fait sa valise.

LA MERE : J'étais donc à la cuisine, vendredi . Il y a là de vieux chiffons qui traînent partout. Abandonnés. Personne ne s'en sert plus. Je veux en prendre un pour la table de chevet ici, le dessus de verre est toujours d'un terne! Mais voilà que ce Lemke surgit et me crie après : Mémé, laisse-donc ces chiffons où ils sont. Non, ce chiffon à poussière, qu'il a dit. Ça n'en était pourtant pas un, de chiffon à poussière. Il semblait mieux fait pour nettoyer les vitres. Ça n'empêche pas Lemke de crier après moi comme un dément, j'éprouve une telle peur que mon coeur s'arrête,je repose donc le chiffon. Lorsque l'angoisse vous tient. Et que fait alors Lemke ? Il le prend pour le donner à cette Köhler. Et pourquoi ? Parce qu'elle ne porte jamais de bas. Jamais de bas ni de rouge à lèvres. Et qu'elle a dépassé largement les soixante-dix. Herta Köhler, qu'elle s'appelle. Dans ce cas-là, Lemke ne dit pas "mémé". Essuie un peu la poussière avec, Madame Köhler. Avec le chiffon à vitre. Pour me blesser. La Köhler commence donc à essuyer. Bien qu'il n'y ait pas eu la moindre saleté. Et que fait Lemke, alors ? Lemke me

flanque dehors. C'est lui, ça. Totalement imprévisible. Et le lendemain, il me court après. (*Elle attend, mais Werner tourne la page*) Le lendemain, il me court après, Lemke !

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

Silence. Ils se regardent fixement.

LA MERE : Je veux être incinérée.

WERNER : Bon, bon ...

LA MERE : C'est moins coûteux.

WERNER : Qu'est-ce que tu racontes ?

LA MERE : Je suis déjà si gâteuse ? (*Elle se regarde dans la glace*) Lenchen Giernus a soixante-treize ans. Elle dit des bêtises toute la journée. Et Anna Bremer nourrit les rats. Je suis loin d'être aussi toquée (*Elle considère ses cheveux*) Et d'avoir les cheveux aussi blancs... Mon enfant, pourquoi tu ne m'écoutes pas ?

WERNER : Seigneur Dieu, j'avais quelque chose à vérifier, maman.

LA MERE : Tu as un chagrin caché, toi.

WERNER : Pourquoi ?

LA MERE : Parce que ton esprit est toujours ailleurs.

WERNER : Tu me parlais de votre Lemke. Okay ?

La mère lui reverse de la bière.

LA MERE : Oui. Á six heures, le plus souvent, il est déjà noir, le bonhomme. Avant le journal télévisé déjà. Il boit vraiment. Quand sa cuite le tient, il me serre de près. Fin de la cinquantaine, le zigue ne se contrôle pas plus que s'il avait dix-huit ans.

Elle tend sa chemise devant elle.

LA MERE : J'étais déjà dévêtue, debout comme ça devant mon lit, quand il entre carrément. Pour me demander quelque chose. Soi-disant. Parce que Helga venait de mourir. Et donc de partir à la cave. Il entre carrément, sans frapper, l'individu. Ce bouc. Mais il en a entendu, hein. Á cinquante-deux ans, ton père ne m'importunait déjà plus, lui.

WERNER : Sinon, il y allait à la manoeuvre.

LA MERE : Qui ?

WERNER : Père.

LA MERE : Werner, on ne dit pas des choses pareilles.....Willi Piekarski m'a sauvée de là. Il est venu m'enlever pour le rami.

WERNER : En chemise de nuit aussi ?

LA MERE : Tu devrais avoir honte. Il a joliment contré Lemke. Jusqu'à ce que Lemke claque la porte. (*Elle aperçoit de nouveau le carton*) Est-ce qu'on doit passer chez quelqu'un d'autre ?

WERNER : Non, pourquoi ?

LA MERE : Alors, ce cadeau de Noël là-dedans ?

Silence. Elle s'assied sur le lit. Choeur des vieillards.

LA MERE : J'ai à faire ma valise... et me voilà de nouveau assise.

WERNER : Qu'est-ce que tu as ?

LA MERE : Un léger vertige.

WERNER : Un vertige ?

LA MERE : C'est déjà fini.

La mère met sa chemise de nuit dans la valise.

LA MERE : Encore une bière ?

WERNER : Non.

LA MERE : Alors je vais me changer.

Elle va derrière la porte de l'armoire ouverte.

LA MERE : Quand une femme se déshabille, on se tourne de l'autre coté.

WERNER : Ma mère !

LA MERE : N'empêche. Tu n'es pas un gentleman.

Werner s'assied en lui tournant le dos. La mère enlève sa robe, se caresse les hanches et examine sa silhouette dans la glace intérieure de la porte de l'armoire.

En même temps:

LA MERE : Ilse n'est point une bonne mère.

WERNER : Ah ?

LA MERE : Parce qu'elle ne mange rien. Á quarante ans, on ne se laisse plus mourir de faim pour rester mince. Elle a encore bien autre chose qui lui court par la tête. Es-tu souvent sur les routes ?

WERNER : Arrête ça, maintenant.

LA MERE : Tu penseras de nouveau à ce que je te dis là. Quand je ne serai plus de ce monde. Tu ne mérites pas une telle femme. Ne la laisse plus te refiler un mioche.

WERNER : Comment tu parles d'Ilse, maman. Je ne te le permets pas.

La mère enfle le corsage repassé de frais et met un tailleur.

LA MERE : Mais qu'elle me chasse, tu l'as permis par contre. Elle t'a ensorcelé joliment. Oui oui, elle a ensorcelé mon enfant. Son père était déjà exactement comme ça. Prendre sa retraite à soixante ans. Parce qu'il veut jouir de la vie. Comme si nous en avions joui, nous, de la vie. Á soixante ans. Alors que père, il a tenu encore dix ans à l'abattoir. Non, jusqu'à soixante-douze, même. Donc encore douze ans. Avec l'emporte-pièce et la hache. Jusqu'à ce qu'il ait son attaque. Jusqu'à un âge très élevé. Avec la hache et le pistolet d'abattage. Même les taureaux avec l'emporte-pièce à cette époque-là. De sa propre main en plein crâne. Ça n'est devenu trop pénible pour lui qu'à soixante-treize. Mais les veaux avec la hache encore à soixante-douze. Et les cochons le mardi. Au couteau. Soixante-douze. Ou soixante-treize ? En tout cas à bien plus de soixante-dix, sans les assommer. Avec le couteau dans le poing, c'est tout. Le couteau nu. Lemke peut aller se rhabiller.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : J'en ai fini tout de suite.

WERNER : Maman ! ... Tu n'as vraiment pas besoin de te changer.

LA MERE : Laisse-moi faire tranquillement. Á mon âge.

Elle ferme la porte de l'armoire et prend une posture.

LA MERE : Alors ?

Werner lui jette un bref regard et poursuit sa lecture.

LA MERE : Qu'est ce que tu lis ?

WERNER : C'est le syndicat professionnel qui édite ça.

LA MERE : Et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

WERNER : Rien qui t'intéresse.

LA MERE : J'ai passé quarante années dans la boutique.

WERNER : Dans la boutique !

LA MERE : Mes lunettes sont déjà dans la valise. Lis-moi ça, mon enfant.

WERNER : Que veux-tu que je te lise ? En automne, une invasion de porcins m'arrive dessus en provenance du Danemark, et mon chiffre d'affaire en juin dépendra du marché des bovins aux Pays-Bas.

LA MERE : Oui oui, le marché des bovins...

Elle ajuste son tailleur en tirant dessus.

LA MERE : Je peux encore mettre ce genre de chose ? Non ? Je viens seulement de l'acheter, avec les cadeaux. Tout ça pour vous. Mon premier tailleur. Mais pas hors de prix. Une offre spéciale. Lemke ne m'a pas reconnue. Devine un peu ce qu'il m'a dit.

WERNER : Ah, maman ...

LA MERE : Devine donc.

WERNER : Je ne sais pas.

LA MERE : Chère madame.

WERNER : Quoi, quoi, quoi ?

LA MERE : Lemke m'a dit: "Chère madame."

Elle rit.

LA MERE : Oui, Werner : "Chère madame". Nous avons fait un voyage-surprise à l'occasion de l'Avent. Et c'est là que je l'ai porté pour la première fois. Samedi. Á Wierdorf. Trois heures de car. Et après, un café avec des gâteaux. J'ai mangé des croissants. Et la visite de l'église, juste après un mariage. J'ai pensé à Père pendant tout le retour.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Ouii.

WERNER : Tu es encore très active.

LA MERE : Oui, n'est-ce pas ? Je suis encore très active. Ma place est ailleurs qu'ici. Á vrai dire. Seuls mes cheveux me vieillissent. Soixante-huit, ce n'est pas la décrépitude.

WERNER : Soixante huit ?

LA MERE : Il ignore l'âge de sa mère.

WERNER : Je te croyais plus jeune.

LA MERE : Plus jeune ?

Elle se dirige vers la fenêtre, regarde au dehors et se met à pleurer.

WERNER : Qu'y a-t-il ?

LA MERE : Tu as aussi une radio dans ta nouvelle auto ?

WERNER : Evidemment.

LA MERE : Alors nous écouterons encore de la musique durant le trajet?

Werner se tait. La mère se met à pouffer.

WERNER : Qu'y a-t-il ?

LA MERE : N'aie crainte, je ne suis pas toquée. Je te jure que j'ai gardé tous mes esprits. Mais voilà Käte Göbel qui passe. Dans la fourrure de la Neumann. Quelle frime. Elle et son vison. Car elle n'a personne pour l'aider. Il faut dire aussi que je me suis sacrifiée pour vous, moi....Sais-tu où elle va maintenant, Werner ? Prendre le tramway. Dans le vison de la Neumann. Le huit, jusqu'au terminus. Et retour avec le suivant. Á longueur de journée. Pour se faire voir. Dans le vison de l'autre. Celui de la Neumann. Qui avait épousé quelque chose d'important. Je crois que c'était quelqu'un près du gouvernement. Ou à l'usine municipale des eaux. Circuit en tramway dans le vison de la Neumann. C'est Käte Göbel, ça. En chair et en os. Elle est bien toquée. Käte Göbel a vraiment une araignée au plafond. Oui,oui, elle débigoche et pas qu'un peu.

La mère rit sous cape. Werner va aussi à la fenêtre sans qu'elle le remarque.

LA MERE : Une fois, elle a été prise pour une autre. Il lui a dit "Chère madame". Á

Käte Göbel, Chère madame. Oh la, elle était passablement excitée le soir. Elle n'en a pas dormi de la nuit. Käte Göbel se fait bien vieille. Mais elle fout le camp sans le demander, Lemke est impuissant là-contre.

WERNER : Voyons maman, il n'y a personne.

LA MERE : Comme tu m'as fait peur. Tu dis, Werner ?

WERNER : Je dis que là-bas il n'y a personne.

LA MERE : Vite envolée...Oui, mon garçon, c'est comme ça ici.

Ils se regardent.

LA MERE : Les enfants ont déjà décoré l'arbre ?

Werner porte la main à son coeur et le masse .

LA MERE : Tu as mal de ce côté?

WERNER : Pour vous mettre les nerfs à bout, tu as le chic, maman.

LA MERE : Les cigarettes. Allonge-toi donc un peu sur le lit de Helga. Une seconde !

Elle lui retire sa veste

LA MERE : Qu'elle ne se froisse pas.

WERNER : Je ne veux pas m'allonger ici.

LA MERE : Alors sur le mien.

WERNER : Mais je ne veux m'allonger nulle part.

LA MERE : Il le faut, voyons. Allez viens, détends-toi, viens !

Elle le pousse sur le lit de la morte et tombe sur lui. Tous deux restent étendus sans bouger. Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Pourquoi tu n'obéis plus à ta mère ?

WERNER : Descends.

LA MERE : Il faut que tu te détendes.

Elle lui desserre la cravate et ouvre son col de chemise.

LA MERE : Que tu te détendes bien.

WERNER : Lâche-moi

La mère s'assied sur l'arête du lit.

LA MERE (adoptant le ton du bavardage) : Beaucoup à faire ?

WERNER : De plus en plus.

LA MERE : Mon pauvre petit. *Elle lui retire sa veste*

LA MERE : Qu'elle ne se froisse pas.

WERNER : Je ne veux pas m'allonger ici.

LA MERE : Alors sur le mien.

WERNER : Mais je ne veux m'allonger nulle part.

LA MERE : Il le faut, voyons. Allez viens, détends-toi, viens !

Elle le pousse sur le lit de la morte et tombe sur lui. ITous deux restent étendus sans bouger. Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Pourquoi tu n'obéis plus à ta mère ?

WERNER : Descends.

LA MERE : Il faut que tu te détendes.

Elle lui desserre la cravatte et ouvre son col de chemise.

LA MERE : Que tu te détendes bien.

WERNER : Lache-moi

La mère s'assied sur l'arête du lit.

LA MERE (adoptant le ton du bavardage) : Beaucoup à faire ?

WERNER : De plus en plus.

LA MERE : Mon pauvre petit.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Et quoi ?

WERNER : Du boudin.

LA MERE : Porc ou boeuf ?

WERNER : Mélangé. Á un prix véritablement suicidaire.

LA MERE : Á un prix suicidaire ...

Silence. Elle étend sur lui la couverture sombre:

LA MERE : Tu étais si souvent malade. Aucun autre ne m'a donné autant de soucis.

WERNER(*énervé*) : Je regrette.

LA MERE : Oui, oui.

Silence.

LA MERE : Comment te portes-tu ?

WERNER : Et toi ?

LA MERE : Tant bien que mal

Silence.

WERNER : Oui, c'est ainsi ...

LA MERE : Ouiii ...

Silence.

WERNER : Vous donne-t-on ... encore du lait au petit déjeuner ?

LA MERE : Du lait ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Jamais on n'en a eu, de lait.

WERNER : Je croyais.

Silence.

LA MERE : Comme le temps passe ...

Silence.

LA MERE : On nous donne toujours du Ricoré, maintenant. Avec de la crème.
C'est sans doute à ça que tu penses.

WERNER : Non.

La mère pleure. Silence.

WERNER : Maman ... et pourquoi du Ricoré ?

LA MERE : Á cause de la circulation. Ça te ferait du bien aussi. (*méchamment*)
Tu atteins déjà tes quarante-cinq ans.

Elle relève sa jambe de pantalon.

WERNER : Qu'est ce qu'il y a ?

LA MERE : Rien que pour voir si elle fait attention à toi, Ilse.

WERNER : Laisse-donc.

LA MERE : Non, je veux m'en assurer... Naturellement, pas de caleçons longs.

WERNER : Maman, je suis bien calfeutré dans mon bureau, et la voiture est également chauffée.

LA MERE : Peu importe. C'est indispensable en hiver. Parce qu'autrement il n'y a plus personne pour nourrir la famille. Père a toujours porté des caleçons longs. Laine de mouton. Jusqu'à la mi-mai. J'étais toujours derrière lui. Les jeunes femmes, je ne les comprends plus. Ilse vient pourtant d'un bon milieu. Son père était quelque chose de supérieur ... oui, ce quelque chose de supérieur auprès du tribunal. Á Noël, j'ai toujours offert à ton père quatre caleçons longs en laine de mouton. Pour qu'il n'attrape pas froid à l'abattoir. C'est qu'il avait une grande famille. Par en dessous, un endroit où on attrape tout ce qu'on veut.

Bref silence.

LA MERE : J'ai mis cinq enfants au monde. Dans la douleur, mon petit. Á la vieille boucherie-charcuterie, là-bas. Oui, oui.

Werner allume de nouveau une cigarette. Silence. Du dehors, un sifflement

aigu et grêle.

LA MERE : Anna Bremer.

WERNER : Quoi, quoi?

LA MERE : Celle qui a la manie des rats. Elle s'en va les nourrir. Marque de sénilité, dit Papé Piekarski.

WERNER : Sûr que c'en est une, sûr...

La mère regarde par la fenêtre.

LA MERE : Le grand moment de sa vie, elle l'a déjà derrière elle, il faut dire. Le grand concours de l'électro-ménager. Le gros lot. Rome aller-retour en avion; et trois jours sur place. Tout compris. Pas uniquement le petit déjeuner. Elle a nourri les pigeons sur la place Saint-Marc ... J'aimerais bien prendre l'avion également. Ne serait-ce qu'une fois.

WERNER : Tu es rudement entreprenante.

LA MERE : La Bremer aussi avait déjà soixante-cinq ans.

Second sifflement.

LA MERE (*avec méchanceté*) : Elle est plutôt abimée, maintenant.

WERNER : Maman, je te le répète, il n'y a vraiment personne.

LA MERE : Ah ? Et qui donc siffle ? Le bon Dieu ?

Werner va vers la fenêtre.

LA MERE : Eh bien ?... Je l'ai déjà prise sur le fait. Elle pique toujours sur la table au déjeuner. Sur la table commune. En cachette. Je l'ai remarquée à plusieurs reprises. Parce qu'elle roule ça dans sa serviette. Parfois dès la prière. Pour que personne ne la voie. M'est arrivé de garder les yeux ouverts. Parce que je trouvais tout ça bien suspect. Quelle dégaine. ... On dirait qu'elle marche dans un sac. Et au rami, elle carotte sans arrêt. Tiens, elle se dirige vers le terrain en ruines. Où ces sales bêtes grouillent. Je la dénoncerai. Alors, vu ? Maintenant elle stoppe et elle siffle.

Un sifflement. La mère ouvre grand la fenêtre, crie rapidement et haineusement

LA MERE : Anna Bremer, tu nourris les rats!

Elle ferme la fenêtre et se dissimule derrière le rideau.

LA MERE : Comme sur la place Saint-Marc à Rome. As-tu vu ? Elle siffle et ils viennent. Puis chacun sa ration.

WERNER : Voyons maman ...

LA MERE : Elle m'a filoutée d'un trente, hier. Un mark trente, Werner !

WERNER : Elle s'approche des boîtes à ordures et y balance quelque chose.

LA MERE : Et ce sifflement qui n'en finit pas ?

WERNER : Un chien tourne autour.

LA MERE : Ici, chiens et chats sont interdits.

Werner lit. La mère brosse son manteau.

LA MERE : Es-tu souvent sur les routes ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Et où vas-tu ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Tu ne veux pas me dire où tu vas ?

WERNER : Oui

LA MERE : Pourquoi tu ne me dis pas où tu vas ?

WERNER : Oui.

Bref silence.

LA MERE : Tu ne m'aimes plus.

WERNER : J'irai encore à La Haye avant le nouvel an. Okay ?

LA MERE : Déjà les vacances ?

WERNER : Non maman, une conférence. Sur les prix à la consommation. Le marché du Bénélux sert de référence.

LA MERE : Oui, oui, tout renchérit sans cesse.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Le marché de Friederikendorf ... Toujours le mercredi ? Jusqu'en vingt cinq, même, il se tenait deux fois par semaine. Le mercredi et le vendredi. Quand tu n'étais pas encore né. Oui, tu n'étais pas encore né ... Du poisson de mer ? Hinz a le meilleur. Hinz n'a que du frais. Le deuxième stand par devant, le long de l'église. Donc le quatrième en partant de la pharmacie. Ou le cinquième ?... Mon Dieu ! ... Hinz en tous cas.

WERNER : Le marché de Friederikendorf n'existe plus.

Elle reste pétrifiée . Puis, comme si elle n'avait rien entendu:

LA MERE : Hinz, le mieux est que tu notes le nom. Ils ont toujours le meilleur poisson. Dis-le également à Ilse. C'est un des Hinz de Wetzhausen. Ceux qui ont la grande ferme. Note le nom, Werner.

Elle lui tire de la poche un crayon à bille.

LA MERE : Ilse, faut qu'elle aille chez Hinz, jamais chez un autre. Si elle veut du frais. Je t'en prie ...

WERNER : Maman, le marché est supprimé, depuis cinq ans. Il n'y a plus de marché à Friederikendorf.

LA MERE : Et pourquoi ? Hein, pourquoi il n'y en a plus ?

WERNER : Englouti par un magasin de discount.

LA MERE : Englouti par un magasin de discount ? Et vous ne m'avez jamais rien dit ?

Silence. Choeur des vieillards.

WERNER : Tu chiâles encore ?

LA MERE : Parce que vous ne me dites jamais rien.

WERNER : Du poisson de mer, on en trouve aussi chez nous à présent. Une poissonnerie vient de s'ouvrir.

LA MERE : C'est ... autre chose.

Elle veut commencer à cirer ses chaussures, mais :

LA MERE : Mon Dieu, voilà que j'ai déjà mis mon corsage...

Elle retire son corsage et enfiler un tablier.

LA MERE : Et vous allez bien, vous ...

WERNER : Oui.

LA MERE : Et tu étais à Haille.

WERNER : Non, je n'irai qu'après Noël. À La Haye.

LA MERE : Fais bien attention dans le train, en suspendant ton veston. Garde ton portefeuille sur toi, s'il le faut. Le mieux est alors de remettre le veston. Pour que les gens n'imaginent pas je ne sais quoi.

WERNER : Maman, arrête un peu.

LA MERE : Oui, oui, vous ne voulez jamais écouter. La plupart des gens se vexent rapidement. Très rapidement, Werner. Et si tu reprends ton portefeuille, ils ont l'impression de recevoir une gifle en pleine figure. Crois-moi, je connais les humains. L'oncle Gustave, sur le trajet de Schöntal jusqu' à ... Où allait-il donc toujours Gustave, lorsqu' enfin il s'est fiancé ? Ils avaient le petit depuis un an et demi déjà. Une honte. Oui, où allait-il donc sans cesse ? Quoi qu'il en soit, ils lui ont tout barboté. Cinquante marks en billets, toute la monnaie et tous ses papiers.

Si seulement je savais où il allait ? Ah, il a pris là une bonne leçon, Gustave. Il ne roulait pas sur l'or, hein. Avant d'être embauché aux abattoirs municipaux. Mais où allait-il donc à cette époque là ? En tout cas je me suis réjouie qu'il n'ait pas attrapé le voleur. Irascible comme il était. Et c'est bien pourquoi Père n'a jamais su s'entendre avec Gustave Parce que Gustave il s'emportait sans arrêt. Un colérique comme pas deux. Mais où qu'il allait donc ? Et il ne s'est absenté du compartiment que pour la petite commission. Oui oui, il est sorti dans le couloir pour aller faire pipi. Ça c'était ton oncle Gustave. Dis-moi, s'il te plaît, où qu'il allait toujours par le train ?

WERNER : Non.

LA MERE : Tu l'ignores aussi.

WERNER : Je ne te le dirai pas.

LA MERE : Il allait à Albersdorf.

WERNER : Ta mémoire laisse à désirer. Beaucoup même ...

LA MERE : Naturellement il allait à Albersdorf.

WERNER : L'oncle Gustave se rend à Albersdorf, alors que sa fiancée habitait Kleinmühlenfeld.

LA MERE : Et moi qui me suis échinée toute une vie pour vous.

Silence.

LA MERE : En tout cas, Werner: fais bien attention dans le train, si tu as un petit besoin.

WERNER : Maman, je me déplace en voiture. Il faut que je sois mobile.

LA MERE : Elle habitait donc Kleinmühlenfeld à ce moment là ...

Elle cire ses chaussures. Choeur des vieillards.

LA MERE : Emmenez-vous les enfants ?

WERNER : Les enfants ?

LA MERE : Aujourd'hui, bien des gens partent en congé sans leurs enfants. Voilà où nous en arrivons.

WERNER : Mais je pars à La Haye en voyage d'affaires.

LA MERE : En voyage d'affaires Où est-ce, La Haille ?

WERNER : La Haye se trouve en Hollande.

LA MERE : Ah ah ... Approche un peu.

Werner va vers elle.

LA MERE (*chuchotant*) : On peut sans crainte offrir des fleurs à sa mère, hein. Toutes les femmes adorent. Des tulipes de Hollande aussi. Elles ne coûtent guère là-bas. Tu me ramèneras un gros bouquet de tulipes ? Hein, une surprise ? Que tous ici en pâlisent ... Mon fils, maintenant, il a même des affaires en Hollande.

WERNER : Maman, ils garnissent déjà leurs tartines avec ma saucisse de foie depuis des années. En Hollande, en Belgique, en Italie, en France, au Danemark, en Norvège, en Suède, ... partout. Y compris bientôt en Tchécoslovaquie.

LA MERE : Elle doit être fameuse. Mais qui la débite, là-bas ? Tu ne les connais pas, tous ces gens. Oh Werner, la plupart des individus sont mauvais. À Wetzenhausen, une fois, ils ont refusé deux veaux à Père . Alors que l'affaire était déjà conclue. Avec tope-là et parole d'honneur, même. C'était ... fin trente et un. Quelqu'un était prêt à offrir plus. Il devait de la région de Schöntal. Au cas où tu entendrais parler de quelque chose... Car tu circules beaucoup. Oui, les humains.

Silence. Elle cire ses chaussures.

LA MERE : C'est bien d'aller toujours à La Haille, maintenant. Mais roule lentement. Fais-moi ce plaisir. Ça glisse parfois comme sur des rails et on est mort.

Elle crache sur la chaussure.

WERNER (*dégoûté, avec méchanceté*) : Helga Koch avait cinq ans de moins que toi. Et le matin, vous avez encore pris des croissants.

LA MERE : Bizarre, j'y pensais juste moi aussi.

WERNER : Je sais.

LA MERE : Ah bon ?

Bref silence.

LA MERE (*tout aussi méchamment*) : Werner, c'est toi qui as la lime de Rudi ? Tu l'as fourrée dans ta poche ? La belle lime à ongle de Rudi ...

WERNER : Je l'ai avalée.

LA MERE : Tu n'es plus un gosse pourtant. Donne-moi la belle lime de Rudi.

WERNER : Bas les pattes.

LA MERE : Comme Helga Koch. Empruntée sans demander, lorsque j'ai du prendre mon tour aux cuisines. Et ensuite elle est morte. Mais j'ai récupéré la lime aussitôt, sur sa tablette, ici. Avant que tout ne soit mis sous scellés. Donne-la moi.

WERNER : Non.

LA MERE : Tu ne manques jamais de calomnier Rudi. Lui, au moins, il offre un nécessaire à sa mère Helga Koch était d'une vanité !.... Viens que je te montre quelque chose ...

Elle le tire vers la croix en tapisserie, au dessus du lit au matelas nu :

LA MERE : Elle était bien loin d'être si pieuse. Belle escroquerie.

WERNER : Quoi, quoi, quoi.

LA MERE : Rien. Je voulais seulement te montrer ça. Bizarre qu'elle ait demandé un pasteur. Lorsqu'elle en fut là. Werner, je crois savoir pourquoi.

WERNER : Vraiment ?

LA MERE : Afin de se soulager la conscience.

Silence.

LA MERE : Est-ce que je dois te dire ça ?

WERNER : Ça quoi ?

LA MERE : Après, tu vas encore trouver que je suis ladre. Mais cinq marks, en fin de compte, c'est cinq marks .

WERNER : Tu as besoin d'argent, mère ? Demande-moi.

LA MERE : Non, je trouve ça drôle, c'est tout. Je les lui avait prêtés, hein. Il y a déjà six bons mois. Elle ne m'en a jamais reparlé. Elle avait pourtant de belles rentes. Et moi ce que j'ai attendu ! Jour après jour. A ne plus pouvoir la regarder dans les yeux. Mais je ne dirai rien, voilà. Pour cinq misérables marks.

Elle lève les chaussures :

LA MERE : Mon Dieu, je viens d'en cirer une, mais laquelle ?

Elle ouvre la grande valise, en sort ses lunettes, examine les chaussures avec, range de côté la chaussure déjà cirée, cale de nouveau les lunettes dans la grande valise, ferme celle-ci, la soulève avec difficulté de la table, et commence à cirer la deuxième chaussure.

LA MERE : Oui, Helga Koch, était joliment gâteuse déjà. Son fils habite à Gutkau. Donc vraiment pas bien loin. Mais il n'est pas venu ici une seule fois. Je suis mieux lotie avec toi. Tu me prends même à la maison pour les fêtes. J'aurais pu taper aussi dans le porte-monnaie d'Helga. Le fils

est à l'aise. Un lav'express à Gutkau, un autre à Friederikendorf, un troisième à Kleinmühlenfeld ... Il lave tout, sauf les fourrures. Bref il vit plutôt bien. Mais je n'ai pas pu faire ça. Rien que cette lime à ongle de Rudi sur sa tablette. Je suis restée une bonne demi-heure devant, Helga gisait là, finalement j'ai mis la main dessus. Autrement qu'aurait dit mon garçon ... ?

WERNER : Rudi, Rudi, Rudi !

LA MERE : Et si je prêtais la lime comme ça ... Helga nous quitte, et la lime s'envole... C'est vrai qu'il ne me rend jamais visite. Ou rarement. Il a beaucoup à faire. Il est aussi bien trop sensible.

WERNER : Rudi sensible ? Je ne te suis pas.

LA MERE : Parce que c'est trop désolant, ici. Voilà tout. Mais il me téléphone assez souvent. Très souvent même. Pour me demander si je suis encore en vie. Lemke vient toujours me chercher, dans ce cas là.

Silence .

LA MERE : Pas à Kleinmühlenfeld, je crois.

WERNER : Maman ... ! Quoi, pas à Kleinmühlenfeld ?

LA MERE : Non, il n'a pas de lav'express à cet endroit là. Le troisième devrait se trouver à Albersdorf.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Tu connais sa dernière invention, à Lemke ?

WERNER : Vous êtes obligés d'aller au lit à neuf heures et demie.

LA MERE : Ah, tu le sais ?

WERNER : Lemke me l'a dit.

LA MERE : Et tu le tiens de qui ?

WERNER : De Lemke.

LA MERE : Il n'a rien ajouté ?

WERNER : Si.

LA MERE : Quoi ?

WERNER : Que tu parles trop. Rien que des insanies. Et dans une confusion ! Il dit que tu leur tapes sur les nerfs, aux autres, terriblement.

Silence.

LA MERE : Werner chéri ! Ça vient de ce que...

Elle s'assied symboliquement sur le lit au matelas nu, avec une insistance importune.

LA MERE : Nous ne sommes jamais que des morts en sursis dans cette maison.

Bref silence.

LA MERE : Du sang, voilà ce que j'ai eu récemment.

WERNER : Du sang ? Quel sang ?

LA MERE : Là où l'empereur lui-même se rend à pied.

WERNER : Il s'agissait d'autre chose.

LA MERE : Je ne me suis pas trompée. J'en avais les mains toutes moites. D'angoisse. Le corps trempé.

WERNER : Cours chez le médecin. En consultation privée, c'est préférable.

LA MERE : Ce serait bien.

WERNER : Après, je t'envoie un mandat. Okay ?

LA MERE : Tu ferais ça ?

WERNER : Evidemment.

LA MERE : Werner chéri,

Il se dérobe.

WERNER : Tu me colles, une fois de plus.

LA MERE : Werner, je suis ta mère.... Où vas-tu ?

WERNER(*mentant*) : Il faut que je téléphone de toute urgence.

LA MERE : Ici les conversations privées sont interdites.

WERNER : Alors, je me ramène encore une petite bière.

LA MERE : Papé Piekarsky est dévalisé.

WERNER : Seigneur Dieu, il faut que je sorte d'ici.

LA MERE : Mais pourquoi ?

WERNER : Il le faut, c'est tout.

Il sort. Le chœur des vieillards monte d'un ton. La mère tend l'oreille. Elle entr'ouvre la porte, pour entendre à temps son fils revenir, et regarde ce qu'il y a dans le carton : un petit poste de télévision. Une grande ombre pénètre par la porte :

LA MERE : (*hurlant*) Werner! Werner! Werner!

L'ombre disparaît. Silence. Werner arrive et referme la porte derrière lui. La mère se suspend à lui.

LA MERE : Werner ...

WERNER : Qu'y a-t-il donc, mère ?

LA MERE : Lemke est venu.

WERNER : Sottises. Je l'aurais vu. J'étais à côté et je fumais.

LA MERE : Il était là.

Silence. Chœur des vieillards. Werner fume.

WERNER : Quelle endurance ...

LA MERE : Les vieilles gens sont patients.

WERNER : Et mettent une éternité à piger.

LA MERE : Comment tu entends ça ?

WERNER : Comme je viens de le dire.

Silence. Chœur des vieillards. Devant la glace, elle remet son corsage.

LA MERE : D'ici, personne ne sort plus ... Sauf les pieds devant.... Ou si je me mariais.

WERNER : Pardon ?

LA MERE : Lemke n'est pas le seul à me serrer de près. Willi Piekarsky aussi me fait d'ces yeux. Et pas uniquement lorsque je suis bien arrangée.

WERNER : Á soixante huit ans.

LA MERE : Willi touche une belle pension.

WERNER : Tu es vraiment folle.

LA MERE (*montrant la cigarette*) : Ça t'en fait combien déjà ?

WERNER : Je ne sais pas.

LA MERE : Helga Koch avait un grand châle. Qu'elle voulait toujours me donner. Mais le fils, sans attendre, il embarque tout dans son minibus... Alors ? Ça ne te fait ni chaud ni froid, hein, ça non plus.

Silence.

LA MERE : Jürgen devra bientôt aller en classe, maintenant ?

Silence.

LA MERE : Werner, je t'ai posé une question.

Silence.

LA MERE : Comme Père, lorsqu'il faisait sa tête de bois. Tu sais ce que j'ai eu récemment ? Là où l'empereur se rend à pied ? Non, je ne te le dirai pas. Je n'y pense plus.

WERNER : Du sang.

LA MERE : Du sang ?

WERNER : Oui. Chacun de nous est condamné à mourir un jour.

LA MERE : Non. C'est Käte Göbel qui en a eu. Bien qu'on ne sache jamais trop avec elle. Parce qu'elle fabule sans cesse. Je me dis des fois qu'elle n'en a pas, qu'elle fait seulement l'intéressante. Parce que ici chacun frime avec sa maladie. Mais je perce tout à jour. Non, moi, j'ai eu un vertige. Et pourquoi ? Parce que ma brosse à dents avait disparu. Je l'avais emportée dans la douche à l'étage et posée sur le rebord de la fenêtre. Bleu clair, un manche blanc. Avec le gobelet, le Colgate et le reste. Puis j'ai dû retourner dans ma chambre, où j'avais oublié mon bonnet de bain. Là-haut, Lemke est derrière moi plus que jamais. Soi-disant à cause des cheveux dans l'écoulement d'eau. Donc je reviens, la brosse à dents n'y est plus. Le Colgate, le gobelet, rien ne manque. Seule la brosse à dents avait pris le large. Bleu clair, le manche blanc. Alors j'ai eu mon vertige.

WERNER : Un vertige ...

LA MERE : Oui, un vertige.

WERNER : Tout à coup c'est un vertige. Et pourquoi pas du sang ?

Silence.

LA MERE : Je survivrai encore à chacun de vous.

Silence. Werner enfila son manteau.

LA MERE : Quoi ? Nous partons ?

WERNER : C'est moi qui pars.

LA MERE : Werner ?... Vous êtes tous sortis de mon ventre. Toi et Rudi et Karli et Inge et Mausl.

WERNER : Et alors ?

LA MERE : Je tenais seulement à le redire, mon enfant.

WERNER : Je sais que tu peux te montrer ignoble.

LA MERE : Ne t'en va pas.

WERNER : Seigneur Dieu, j'ai la tête remplie de soucis, et tu causes, tu causes...

LA MERE : Des soucis ? Ne t'en fais donc pas, mon enfant. Nous avons toujours été des gens honnêtes. Honnêtes et travailleurs. Père tuait encore au pistolet, et il avait déjà soixante quinze ans ou presque. Et chaque mardi, tous les cochons.

WERNER : Oui, oui, aussi j'en tire profit de mes origines campagnardes.

LA MERE : Crois-tu ?

WERNER : Ma saucisse maison est un fameux hit.

LA MERE : Dieu, le monde est fou. Et tu ne mets pas de cache-col non plus.

WERNER : Dans la première phase, j'ai investi à perte, totalement. Mais l'implantation de mon réseau de distribution a fini par renflouer le navire. Il n'y a que dans le sud... là est installé ce Huber... Qu'est-ce que tu tripotes ?

LA MERE : Et ton cache-col de laine noire. Personne ne fait donc attention à toi ?

WERNER : À la maison; sinon où ? J'ai à discuter dur avec ce Huber. Des prochains spots à la télé.

LA MERE : Quelque chose va encore passer ?

WERNER : Oui, à la l'émission régionale.

LA MERE : Ici ?

WERNER : Oui.

LA MERE : C'est bien, que tu passes encore quelque chose. On a tous apprécié le saucisson à tartiner. Lemke lui-même était installé devant le poste. Chacun s'est montré enthousiaste. C'est mon petit Werner, ai-je dit. C'est mon fils aîné qui fabrique ce saucisson à tartiner. Et comme les

enfants ont bien chanté ! Dans la première partie, quand le saucisson est encore un veau. J'ai aussi offert une bière à tout le monde. Et une bière de malt à Papé Piekarsky seulement. Werner, quel grand jour ce fut là.

WERNER : Il faut dire que le spot a eu de l'impact. Ensuite j'ai écrémé sans pitié. Le hit absolu.

Silence. Choeur des vieillards.

WERNER : Demain, je vous ferai apporter vingt boîtes de boudins à quatre marks... Et dix saucisses de foie de campagne à quatre marks cinquante. Gratis pour les fêtes.

LA MERE : Quoi ? Vraiment tu veux faire ça ?

WERNER : Quant aux cent vingt - cinq marks ...

LA MERE : Comme Père. Tu as son bon coeur. Avec le pistolet encore à soixante-seize ans . Jusqu'à son attaque. Un âge très élevé. Dix saucisses de foie de campagne et vingt boudins : là, ils vont se réjouir, sûr.

WERNER : Pas toi ?

LA MERE : Moi ? Comment moi ?

Elle va chercher son manteau dans l'armoire.

LA MERE : Et vous avez combien de chambres d'hôte, à présent ?

WERNER : Trois.

LA MERE : Comment sont-elles ? Belles ?

WERNER : Ilse s'est donnée beaucoup de mal.

LA MERE : Elle sait y faire ...

Elle lui tend son manteau, pour qu'il l'aide à l'enfiler.

LA MERE : Alors je n'aurai plus à dormir sur le bon vieux sofa. Tu peux aider ta vieille mère ?

Werner pose le manteau sur le lit .

WERNER : Maman, on a déjà des invités.

LA MERE : Vous avez déjà des invités ... Ah bon ...

WERNER : Des relations d'affaires, maman. Venant de Hollande et de France. Ils veulent voir un Noël allemand. Une fois dans leur vie. La vraie fête du Messie avec tout le tralala. Tu as connu ça tant de fois déjà. Soixante huit fois ...

LA MERE : Soixante huit fois.

WERNER : Les hollandais m'apportent...bon, cinquante mille. Le français, lui, a même déjà investi soixante-dix.

LA MERE : Oh, le malin. Des étrangers ... Tu as su faire ton chemin, toi ...

WERNER : Père n'a pas saisi sa chance.

LA MERE : Il était honnête jusqu'à la moëlle des os.

WERNER : Le bon vieux temps. Pas un ne prenait de risque.

LA MERE : Oui, pas un ne prenait de risque... Au début ce fut le stand de saucisses d'Albersdorf. Ton idée de malin. Et maintenant tu atterris en Hollande et en France.... Et moi ici.

Silence. Choeur des vieillards.

LA MERE : Quel âge ont ces messieurs, mon enfant ?

WERNER : Encore assez jeunes. Pourquoi ?

LA MERE : Rien, rien ...

WERNER : Seul Henk van Menks a dépassé la soixantaine.

LA MERE : Henk van Menks ? Je préfère encore Piekarski.

Silence.

LA MERE : Je peux très bien aider Ilse à la cuisine.

Elle met son manteau.

WERNER : Allons, maman, écoute-moi donc enfin.

LA MERE : Le sofa de la salle à manger est assez grand aussi. Pour ma petite taille. Je mettrai simplement un coussin sur le ressort.

WERNER : Henk van Menks amène son fils. Celui-ci dormira sur le sofa.

LA MERE : Et notre place au cimetière ? Il faut que je ratisse les feuilles d'automne. Papa et Gustave ont bien mérité ça.

WERNER : Nous nous occupons déjà du caveau familial.

LA MERE : Chacun ne veut-il pas reposer en paix ?

WERNER : Justement. Á la maison il n'y a vraiment pas de place.

LA MERE : Pas de place ?... Vous n'avez pas de place pour moi ?

Elle se dirige vers la porte avec sa valise.

LA MERE : Alors j'irai dormir dans la vieille boucherie-charcuterie. Comme jadis. Et tu viendras me prendre tous les jours. Avec ta Mercedes, neuve, et chic.

WERNER : Mère, impossible.

LA MERE : Pour cette unique semaine ? Nous y avons habité quarante années. J'allumerai le vieux poêle qui ronfle, et ...

WERNER : Mère, j'avais une offre.

LA MERE : Une offre ? Quel genre d'offre ?

WERNER : Á l'angle de la rue Luther et de l'avenue des Tilleuls, ils veulent construire un building, le printemps prochain.

LA MERE : Non ! La vieille boucherie-charcuterie restera debout.

WERNER : C'est pour le Logement Social. Pour les pauvres des pauvres. Okay ?

LA MERE : On ne changera rien là-bas.

WERNER : Tu as vraiment le coeur dur, parfois.

LA MERE : Il faut qu'enfin je pense à moi, Werner.

WERNER : Presque deux cent mille marks.

LA MERE : Non.

WERNER : Un camion frigorifique.

LA MERE : La maison restera où elle est. Sinon je me supprime. Vous pourrez me brûler tout de suite. Les urnes, ça tient peu de place.

Silence absolu.

LA MERE : Ils ne peuvent faire plus fort sans doute ?

WERNER : Quoi, quoi, quoi.

LA MERE : Eux, avec leur Douce Nuit.

WERNER : Voyons, maman ...

Silence.

WERNER : La construction est guettée par le marasme.

LA MERE : Oui, et alors ?

WERNER : Si on leur cède l'angle de rue, ils confieront le chantier à Rudi.

LA MERE : Tu es de mèche avec lui ? Toi, de mèche avec Rudi ?

WERNER : Seulement dans les affaires.

LA MERE : En affaires seulement.

Silence.

LA MERE : Vous avez tous grandi là. Toi et Rudi et Karli et Inge et Mausli. L'oncle Ernest a vécu aussi dans cette maison, avant de mourir à la guerre. Et l'oncle Gustave, jusqu'à ce qu'il parte aux abattoirs municipaux. Otto-Otto également et tante Malchen. Qui était encore à l'école de Schöntal, en ce temps. Elle donnait des cours de gymnastique et d'initiation à la vie régionale. Au printemps il vous faut tailler la haie. Sinon ça retourne vite à l'état sauvage.

Werner allume de nouveau une cigarette.

LA MERE : Encore ?

WERNER : Ma troisième.

LA MERE : Tu me filoutes, exactement comme Anna Bremer. Qui vous pique vraiment tout. J'emporte ma brosse à dents aux douches, et la pose sur le rebord de la fenêtre. Bleu clair, le manche blanc. Avec le gobelet et le Colgate et le fluor et le reste. Et puis je retourne chercher mon bonnet de bain. Et pourquoi ? Afin que les cheveux ne bouchent pas l'écoulement d'eau. Soi-disant. Lemke. Je reviens donc, la brosse à dents s'est envolée. Le Colgate, le fluor, le gobelet et le reste, encore là. Cette Anna Bremer n'a pris que la brosse à dents. Bleu clair, le manche blanc. Car je voulais passer sous la douche et d'abord aux cabinets. Et pourquoi ? Parce que je commence toujours par là. Mais quand je veux entrer, voilà que c'est occupé. Donc je me poste dans le couloir et j'attends. Et qui sort de là ? Hein ? Anna Bremer. Oui, Anna Bremer avec un ventre comme ça. Avant, je m'étonnais constamment qu'elle y reste tout ce temps. Et maintenant, elle se pointe avec ce ventre là. Comme elle sort, moi je rentre aux cabinets. Et qu'est-ce qui manquait au mur ?... Les serviettes, Werner. Disparues bel et bien. Alors tout s'est éclairé pour moi. Qui s'enrichit avec des serviettes, ne recule pas non plus devant les brosses à dents. Et au rami aussi, elle filoute.

Silence.

LA MERE : Dis-moi un peu.

WERNER : Quoi ?

LA MERE : Quand as-tu vendu la vieille boucherie-charcuterie ?

WERNER : La semaine dernière. Mais ce n'était qu'une convention préalable . Le contrat que tu dois signer, le voici.

Il lui tend un contrat, et lui montre où signer:

WERNER : Là.

LA MERE : Deux cent mille ?

WERNER : Oui.

LA MERE : Une belle somme.

WERNER : Juste le prix d'un camion frigorifique.

LA MERE : Qu'est-ce que j'en aurai, moi ?

WERNER : Sans la commande, Rudi est en faillite. Ton favori ...

LA MERE : Père n'a jamais cogné si durement.

Elle signe.

WERNER : J'ai cherché à te téléphoner.

LA MERE : Et maintenant, je ne fais même pas partie de la chorale.

La mère traîne à nouveau sa valise jusqu'à la table. Werner veut l'aider, mais elle le repousse avec irritation. Elle enlève son manteau, sort le linge de la valise, hésite un bref moment et le pose ensuite sur les rayons de la morte. Werner additionne des chiffres dans son carnet. La mère remet la chaise contre l'armoire et hisse la valise dessus.

LA MERE : Qu'y a-t-il à calculer de plus ?

WERNER : Reste encore quelques centaines de marks. Avec, je t'envoie chez un médecin en consultation privée. Okay ?

LA MERE : Chez un médecin ?

WERNER : N'es-tu pas malade.

LA MERE : Moi ?

WERNER : Ces vertiges.

LA MERE : Tu as dû mal me comprendre.

WERNER : Tant pis, mère. Ça ne peut pas nuire.

LA MERE : Le docteur Steffen vient de mourir.

WERNER : Le docteur Steffen ?

LA MERE : Qui vous a tous tirés de mon ventre. Oui, ça vous emporte même un docteur.

WERNER : Il y en a d'autres, mère.

LA MERE : D'autres, toujours d'autres.

Silence.

LA MERE : Et voilà mon cadeau de Noël ...

WERNER : Ouvre-le donc.

LA MERE : C'est à déposer au pied de l'arbre, en principe.

WERNER : Viens, je m'en occupe.

Il extrait du carton le petit poste de télévision.

WERNER : Alors ?

LA MERE : Mon Dieu, quelle surprise !

WERNER : Pour que tu sois tout à fait indépendante.

LA MERE : Tout à fait indépendante, oui, oui, oui.

Werner allume le téléviseur.

WERNER : Parce que tu nous as parlé dans ta lettre du coucher à neuf heures et demi. Il te plaît ? Importé du Japon.

LA MERE : Superbe.

La mère range ses propres cadeaux dans le carton du téléviseur et le donne à Werner.

LA MERE : J'ai mis de petites étiquettes avec vos noms. Pour qu'on sache bien à qui donner les cadeaux.

WERNER : Merci, maman.

LA MERE : Embrasse les enfants de ma part. Et Ilse.

WERNER : Merci. Et reste-moi en bonne santé.

Silence.

WERNER : Joyeuses fêtes, maman.

Silence. Werner sort. La mère s'assied sur le lit au matelas nu. Le téléviseur marche, mais elle ne le regarde pas.

(Le noir se fait lentement)

FIN